

Françoise DAVIET-TAYLOR et Laurent GOURMELEN (dir.)  
**LA PERSONNE ET SON NOM**

**AVANT-PROPOS**

Françoise DAVIET-TAYLOR

Le présent recueil s'inscrit dans la continuité des travaux menés par l'équipe « Écriture et Histoire » du Centre d'Études et de Recherche sur Imaginaire, Écritures et Cultures (CERIEC, EA 922) de l'Université d'Angers. Dans le cadre de son questionnement portant sur les rapports entre narration et histoire, l'équipe a d'abord étudié deux types de récit, tous deux spécifiques puisque lié, pour le premier, au phénomène ultime et extrême qu'est la mort, et pour le second, lié à un type particulier de narration, celui des ambassadeurs au cours de leurs ambassades. Deux publications ont rendu compte de ces travaux, respectivement *Le Récit de la mort* – G. JACQUIN (dir.), Rennes, PUR, 2003) et *Récits d'ambassades et figures du messenger*, G. JACQUIN (dir.), Rennes, PUR, 2006). L'étude du concept même d'événement, au fondement des travaux de l'équipe, se devait alors d'être questionné et éclairé, et les résultats de cette recherche ont donné lieu au recueil intitulé *L'événement, formes et figures* (F. DAVIET-TAYLOR (dir.), Angers, PUA, 2006).

La personne, en tant que sujet, acteur central et élément constitutif de l'événement, s'est ensuite imposée comme objet d'étude. Dans le vaste champ des questions soulevées – l'équipe a retenu comme première étape d'interroger le rapport entre la personne et le nom.

La personne, le sujet et le nom offrent dans leur interaction un champ de recherche fort complexe, illustrée par l'image que nous avons choisie pour la couverture de ce recueil. Nous voyons, distribués sur le fond noir de l'œuvre de Constin Miereanu reproduite en couverture du livre, *Dans la nuit des temps [Partition musicale]\**, des traits, des lignes, des flèches et des figures ainsi que trois spirales qui s'enroulent tout près d'une centre-noyau. Sont ainsi présentes, ensemble, à la fois liées et

distinctes, la personne, le sujet, et le nom. Ce recueil est consacré particulièrement à l'étude de la personne et de son nom.

Le terme même de « personne », qui sert à nommer et à désigner ce particulier qu'est l'homme, a une très longue histoire. Cette acception de la personne à laquelle le mot renvoie remonte aux premiers temps chrétiens, la théologie ayant dû répondre à cette question essentielle : qui parle ici ? De quelle personne divine la voix est-elle ici à entendre, celle du Père, ou du Fils ou de l'Esprit ? Dès sa naissance, le terme est ainsi porteur d'une fonction, celle d'identifier « proprement » telle manifestation d'une voix chaque fois particulière, de la personne divine, trine et unique. Le terme de personne a conservé cette fonction, et à celle-ci s'associe cet autre outil qu'est le « nom propre » qui lui aussi sert à désigner.

Les réflexions menées dans ce recueil, *La personne et son nom*, éclairent cet incessant jeu de renvoi entre le nom et la personne, entre la personne par lui désignée et qui le porte, et le nom lui-même. Nous en verrons différentes manifestations, toutes liées à cet état d'« être désigné par » son nom pour une personne donnée, dans un milieu donné, à une époque donnée, selon que le nom peut exister dans une communauté et remplir sa fonction ou qu'il ne le peut pas, selon que la personne peut ou s'inscrire et vivre dans un contexte social et historique donné, ou qu'elle ne le peut pas.

Le nom et l'acte de nommer ont eux aussi une très longue histoire, comme Emmanuel VERNADAKIS nous l'explique dans sa contribution « De la poétique du nom propre dans la *Genèse* ». Le nom propre apparaît en effet pour la première fois dans ce premier livre de la Bible : Nom et Dieu n'y sont, et n'y font qu'un. Dans la *Genèse*, et la pensée hébraïque qui s'y exprime, le Nom *est* Dieu car il est doté d'un pouvoir « présentatif » signifiant qu'il n'y a aucun écart entre le Nom (Elohim et le tétragramme YHVE) et l'être désigné par ces Noms, « celui qui est », « l'être-divin-en-devenir ». D'où l'interdiction de prononcer le Nom, ce premier Nom « propre » des commencements du monde. La tension des liens entre la personne et son nom est toujours d'une force extrême. Ces deux vocables, « personne » comme « nom », s'inscrivent donc dans une perspective identificatrice.

Si nous inversons la perspective, et que nous nous plaçons à l'intérieur de la personne, adoptant son « point de vue », nous sommes confrontés à ces questions : qu'en est-il de mon nom, et de mon identité, de mon moi ? Les notions de conscience, d'ipséité apparaissent, se dévoilent. Qui suis-je ?

Ces questions se complexifient, car nous avons besoin d'un nom pour exister, comme nous le rappelle le poète Edmond Jabès dans *Le livre des ressemblances*, d'où la toute première quête d'un particulier, celle du nom, qui apparaît sous sa fonction existentielle. Les textes littéraires comme historiques convoqués dans ce recueil nous décrivent ces parcours parfois labyrinthiques et aux tribulations douloureuses ; et les contributions rassemblées nous en rapportent les échos. Qu'il s'agisse de personnages fictifs de la littérature allemande, tels ces personnages kafkaïens ayant pour tout nom la seule lettre K., de Jacques Austerlitz de W.G. Sebald, de personnages des lettres italiennes tel Mattia Pascal de Luigi Pirandello ou encore de cet « exclu » du roman éponyme américain de Richard Wright ; ou qu'il s'agisse de personnes ayant réellement existé, tels les premiers chrétiens ou ces femmes-écrivains de l'Allemagne du XVIII<sup>e</sup> siècle, le nom a pour tous, pour chacun d'eux, représenté une question fondamentale, les a soumis à des tensions plus ou moins extrêmes avec le monde environnant. Toutes ces figures, fictives ou non, ont été confrontées à un appel auquel il était impossible qu'elles restent sourdes, un appel à ce qu'elles partent à la recherche du mystère caché sous leur nom, quoi qu'il leur en coûte.

C'est ainsi que le problème du jeu social, de ses contingences et de ses modalités – modalités d'acceptation ou de rejet de la personne selon le nom qu'elle porte – se glisse dans l'inventaire des questions ici abordées. Les contributions d'Anne-Marie BARANOWSKI (« Déconstruction de l'identité et désagrégation du mythe chez Kafka »), d'Andrea BRÜNIG-CHAMBRIER (« Nom et identité : anonymat, pseudonyme et statut social de la femme-auteur en Allemagne à la fin du 18<sup>e</sup> et au début du 19<sup>e</sup> siècles ») et de Sylvie CAMET (« La personne du héros ou l'invention du personnage par lui-même dans *Il fu Mattia Pascal* de Luigi Pirandello et *The Outsider* de Richard Wright ») viennent éclairer les différentes « réponses » et solutions que les personnes ou personnages adoptent ; elles vont du renoncement ou de la

résignation à une forme plus active, une résistance, une manifestation de soi plus assumée.

Blandine COLOT (« Du *nomen christianum* aux *iusti* : le droit à être chrétien, de Tertullien à Lactance ») brosse pour sa part les jeux et les enjeux du nom quand il est porté par une communauté entière, celle des chrétiens. Ainsi les premiers chrétiens étaient-ils condamnés à cause de leur nom chrétien, ces noms désignant les personnes les portant comme étant « étrangères » à la communauté et à ses lois. Les textes historiques de Tertullien quand celui-ci décrit des condamnations « sans qu'on ait de véritables griefs à leur [aux Chrétiens] encontre » trouvent dans ce recueil même des échos saisissants dans les textes de Kafka. De même, pour Jacques Austerlitz, l'enfant tchèque réfugié en Angleterre en pleine deuxième Guerre mondiale, la consonance étrangère de son nom et de son prénom va provoquer une douloureuse quête d'identité – et dans notre contribution « La personne, le nom, et l'identité : questions, concepts et illustrations dans *Austerlitz* de W.G. Sebald », nous analysons comment la personne et le nom se trouvent également à la croisée de plusieurs temporalités. Le roman de Sebald approfondit de façon originale la construction d'une identité particulière, avec les thèmes de l'individuation, de la réconciliation, de la mémoire et de la conscience de soi. Le rôle des « voix » y est primordiale, et la question « qui parle ici ? », que le lecteur doit constamment se poser, nous renvoie aux problématiques du nom et de la personne dans les textes bibliques.

L'écart entre le nom et la personne (qui était absent au départ – le Nom *est* Dieu) peut être ainsi tendu à son maximum : soit l'un existe, le nom, et la personne est rejetée ; soit la personne existe, est acceptée, mais c'est au prix du rejet de son nom. La personne ne peut exister que si son nom est accepté, ce nom scellant l'adhésion de la personne à la communauté.

Dans sa contribution « Michel-Ange à l'époque romantique : l'émergence de la personnalité de l'artiste », Marie-Pierre CHABANNE ouvre un cas particulier, celui de l'artiste et de son nom. La question du lien entre personnalité (intérieure) et création (art exposé dans la communauté, au-dehors de la personne) se fait jour dans le cas de Michel-Ange. Ces questions nouvelles se sont posées à propos de son art : à qui appartient-il, à l'artiste ou à la communauté ? L'art doit-il être au

service des codes esthétiques en vigueur ou a-t-il le droit d'être original, de représenter la personnalité propre de l'artiste ? Le nom et la personne sont là encore les deux pôles du débat, et les réponses ont oscillé selon les époques. Il faudra attendre Kant (et sa *Faculté de juger*) pour que les droits de la créativité de l'artiste, du génie et de l'originalité soient reconnus. L'art apparaît comme un champ révélateur où les tensions évoquées entre la personne et la loi de la communauté sont exacerbées. Les artistes ne sont-ils pas si souvent *reconnus* qu'après leur mort, leur nom entrant ainsi dans l'histoire commune ? De même, dans le champ linguistique, certains noms propres entrent dans l'histoire collective des noms communs s'ils sont entrés dans des « compositions » nominales, ainsi que nous l'expose Olivier DUPLÂTRE dans « La personne et son nom : le cas particulier du nom propre dans les noms composés allemands ».

La « personne » et son « nom » sont ainsi deux moyens servant à identifier un particulier, ou une communauté, et leur rôle s'épuise là. Laurent GOURMELEN, dans « Interprétations du nom, réinterprétations du mythe : l'exemple des Spartes thébains », enrichit la palette des textes en nous contant celle du nom de cette tribu et de son entrée dans la mythologie. Le nom qui devait rendre compte de la naissance si particulière et intrigante des Spartes étant porteur d'une riche polysémie donna lieu à un récit mythique qui fut réinterprété au fil du temps. Le nom apparaît en quelque sorte chiffré, et les relectures et les interprétations successives ne parviennent pas à en épuiser toutes les significations.

Les enveloppes que sont les noms ne donnent pas accès à l'être propre de la personne qui reste voilé sous elles. Deux questions demeurent ouvertes : « Qui est-il ? », question posée par les autres, dans la communauté et « Qui suis-je ? » que se pose chacun, qu'il soit une personne réelle ou un personnage fictif. Laissons saint Augustin clore cet avant-propos : Je suis devenu à moi-même une question.

Françoise DAVIET-TAYLOR  
CERIEC (EA 922), CIRPALL (EA 7457),  
Université d'Angers, SFR Confluences.